

Les utopies naissent dans les livres, et puis un beau jour...

Comment un idéal peut-il devenir réalité ? Plusieurs ouvrages examinent la possibilité d'autres futurs, par exemple une société émancipée du travail. Tom Hodgkinson, Rutger Bregman, Erik Olin Wright décrivent un monde que nous n'apercevons pas encore.

Libération · 25 Sep 2017 · Par SIMON BLIN

Un après-midi sur YouTube. Un Anglais au visage rond et l'air épanoui, le look chic, revisite l'air de *The Big Rock Candy Mountain* au ukulélé, cette chanson folk qui peint un monde où «les poules pondent des oeufs à la coque», «les cigarettes poussent sur les arbres» et «où on ne travaille jamais». Cet individu n'est pas fêlé. Ce n'est pas, non plus, un adolescent attardé qui tente de percer en massacrant des tubes sur Internet. Il s'agit de Tom Hodgkinson, bientôt 50 ans, fondateur de la revue *The Idler* («l'oisif») et auteur d'improbables best-sellers depuis la publication de *How to Be Idle* («comment être oisif») en 2004.



NUIRE NI AU VOISIN
NI À CEUX DU BOUT DU MONDE

Se libérer des contraintes de la modernité : fuir l'endettement ; troquer les antidépresseurs pour la mélancolie ; ne nuire à personne, ni au voisin ni à ceux qui se trouvent à l'autre bout du monde. Ces idées-là sont omniprésentes dans tout ce que fait le Britannique. On peut sourire de ce programme. On peut juger ses ambitions irréalistes. Mais voilà, sa dernière livraison, qui vient de paraître en France, *l'Art d'être libre dans un monde absurde (Les liens qui libèrent)*, manifeste pour l'oisiveté

(lire l'interview ci-contre), s'est vendu à plus de 60 000 exemplaires au Royaume-Uni et a été traduit dans 17 pays. Certains s'étonneront de ce succès. Pourtant, Hodgkinson actualise un mode de vie que le monde a touché du bout des doigts il n'y a pas si longtemps.

Un an avant que *The Big Rock Candy Mountain* n'atteigne la place de numéro 1 des hitparades, en 1939, les Etats-Unis décident de réduire la semaine de travail à cinq jours. A l'époque, Keynes, et d'autres, prophétisent un futur baigné dans le temps libre. En 1956, vice-président Nixon promet aux Américains que «dans un avenir pas très lointain», ils ne travailleront plus que quatre jours par semaine. Mais c'est avant que cet idéal ne se transforme en une redoutable société où «l'obligation de temps libre apporte avec lui l'infini tic-tac de l'ennui, de l'oisiveté, de l'immortalité et de la violence personnelle accrue», selon les mots du politologue Sebastian de Grazia. Dans les années 80, le temps de travail cesse de diminuer et repart à la hausse.

PROPHÉTIES : DES FORCES DANS L'HISTOIRE ?

«Ce n'est pas l'oisiveté qui nous tue, mais le travail. Ce n'est pas contre la progression de l'ennui que lutte une armée de psychologues et de psychiatres, mais contre une épidémie de stress», embraye l'historien néerlandais d'à peine 30 ans Rutger Bregman, dont l'ouvrage *Utopies réalistes* (Seuil) vient de paraître en France. Succès en librairie depuis sa sortie aux Pays-Bas en 2014, le livre est en cours de traduction dans 16 autres pays et occupe la liste des meilleures ventes au Royaume-Uni. Dans un style pédagogique et très documenté, l'auteur s'évertue à montrer que les prophéties auto-réalisatrices constituent bien des forces puissantes dans l'histoire. «La démocratie ou l'abolition de l'esclavage sont des idées qui, avant de devenir réalité, ont été déclarées irréalistes», martèle-t-il. Rejetée par le postmodernisme et si

souvent tournée en dérision avec cynisme, l'utopie serait-elle en passe de redonner du souffle à la pensée progressiste? «L'idée d'utopies réelles cristallise cette tension entre rêve et pratique», écrit Erik Olin Wright, professeur de sociologie à l'université du Wisconsin, dans *Utopies réelles* (La Découverte), paru en cette rentrée. Cet idéal imaginé à partir des potentialités de

l'humanité «se fonde sur la croyance que ce qui est pragmatiquement possible n'est pas fixé indépendamment de nos capacités à imaginer et demeure façonné par nos capacités à prévoir». Bien sûr, on peut contester cet optimisme naïf soutenant que «vouloir, c'est pouvoir». «Mais il est aussi vrai qu'en l'absence de volonté, beaucoup de possibilités deviendraient impossibles, argumente l'ex-président de l'American Sociological Association (ASA). Une croyance vitale dans un idéal utopique peut être source de motivation nécessaire afin qu'en premier lieu des individus prennent le risque de bouleverser l'ordre des choses.»

ÉCLATER LES PERSPECTIVES, CRÉER UN HORIZON

En rupture radicale avec les débats actuels au sein de la gauche, ce discours sanctionne les deux principaux modèles de transformation sociale au XXe siècle, le réformisme et le modèle révolutionnaire. Il juge pour autant inadmissible de se résoudre à la menace d'une continuation et entend éclater les perspectives ; créer un horizon qui ne se situe ni dans la perpétuation de ce qui existe ni dans son opposition. En fait, les alternatives utopiques «suggèrent, à long terme, d'atteindre un niveau de développement à partir duquel le capitalisme est destitué de sa fonction dominante», explique Erik Olin Wright. C'est dans une idée vieille de cinq siècles que cet élan utopique semble le mieux se projeter : tous appellent à la rescousse le revenu d'existence, une notion déjà présente dans un volet d'*Utopia* de Thomas More (1516), et réactivé lors de la campagne électorale de 2017 par le candidat PS, Be-

noît Hamon. Cette mesure permettrait de prendre le capitalisme à son propre jeu ; de l'«éroder de l'intérieur» en renforçant

«le pouvoir social d'agir au sein de l'économie», dit Erik Olin Wright. «Voyons les choses ainsi, résume Rutger Bregman dans Utopies réalistes : nos sociétés vieillissantes nous mettent au défi de maintenir les plus âgés actifs aussi longtemps que possible. Le marché du travail de plus en plus souple crée le besoin de davantage de sécurité. La globalisation érode les salaires des classes moyennes. L'essor des robots et de l'automatisation de nos emplois pourraient coûter cher à ceux qui se trouvent en haut de l'échelle.» En face, les contre-arguments de psychologie sociale et de faisabilité économique n'ont pas changé. Le revenu de base serait impossible à financer ? Rutger Bregman répond que «le

monde n'a jamais été aussi riche». Il serait «dangereux», car les gens renonceraient à travailler? «Le fait de ne pas avoir de travail nous rend profondément malheureux. En revanche, c'est vrai, nous travaillerions un peu moins. Est-ce pour autant une mauvaise nouvelle ?»

«NOUVELLE GÉNÉRATION ET NOUVEAU CONTRAT SOCIAL»

Preuve que l'idée fait un retour en force, elle retrouve peu à peu des voix pour la porter en dehors du champ intellectuel. Le 26 mai, Mark Zuckerberg, le fondateur de Facebook,

déclarait à Harvard: «C'est à notre génération de définir un nouveau contrat social. Nous devrions avoir une société qui mesure le progrès, pas seulement avec des indicateurs économiques comme le PIB, mais avec ceux d'entre nous qui trouvent du sens à ce qu'ils font. Nous devons explorer des idées comme le revenu universel pour que tout le monde ait la sécurité d'entreprendre.» De toute évidence, on décèle dans ces propositions une teinte d'idéalisme libertaire, comme lorsque Bregman prône l'ouverture totale des frontières. S'il concède que cette mesure est probablement la plus impopulaire, là n'est pas vraiment le sujet d'Utopies réalistes, les arguments «contre» y étant systématiquement évacués. Ou bien quand Hodgkinson tient des allégations anarchisantes :

«Ignorez les gouvernements !» écrit-il sur un ton provocateur potache. Telle est la vision de cet anar joyeux, fondée sur l'éloge de la lenteur et du compost. «Il existe une réelle alternative au gouvernement élu, assure-t-il.

C'est l'anarchie, ou encore la gestion de ses propres affaires.» L'occasion de raviver une certaine communauté de pensée : «William Godwin, Proudhon, Kropotkine, Oscar Wilde, Tolstoï, Gandhi étaient anarchistes à leur manière. Tous avaient vu les faiblesses des grands gouvernements centralisés et se mirent à imaginer des alternatives basées sur la liberté individuelle et un système fédéral d'autogouvernement.»

UN LARGE MOUVEMENT ALTER-ÉCO-CITOYEN

Sans aller jusque-là, Pierre Rabhi se souvient en préface de l'Art d'être libre que lorsqu'il a appelé à une «insurrection des consciences» il y a quinze ans dans la perspective de la présidentielle de 2002, certains l'ont qualifié de

«doux utopiste». Il invitait à «se libérer de la société de surconsommation», à «saisir le pouvoir entre ses mains». Depuis, la mobilisation a su initier un large mouvement alter-éco-citoyen. Le succès du documentaire Demain, de Mélanie Laurent et Cyril Dion, témoigne de l'intérêt du public pour l'écologie et l'économie locale.

Certes, un film et quelques livres peuvent paraître anecdotiques devant les événements du monde – la litanie jihadiste, les populismes autoritaires, les dégâts du néolibéralisme sur l'environnement et la condition salariale, la montée de l'intolérance, etc. «Qu'importe!» dirait l'économiste américain hé-

térodoxe Albert Hirschman, qui résume la force et le paradoxe de l'idéal utopiste : «Il suffit souvent qu'une utopie se réalise pour qu'elle soit presque perçue comme un lieu commun.» Les poules pondent des oeufs à la coque.

«Ce n'est pas l'oisiveté qui nous tue, mais le travail. Ce n'est pas contre la progression de l'ennui que lutte une armée de psychologues et de psychiatres, mais contre une épidémie de stress.» Rutger Bregman historien